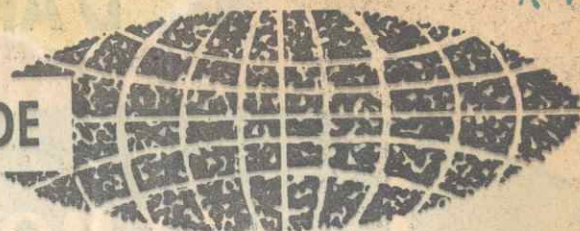


8 oct 1958

X-1958

L'AIR DU MONDE



PORT LLIGAT

Salvador DALI:

« La nuit je mets des lunettes pour rêver en couleurs »

DANS son domaine de Port Lligat, Salvador Dali a reçu le journaliste espagnol Marino Gomez-Santos et lui a accordé une interview d'une importance toute particulière qui s'est étendue sur plusieurs journées. Après avoir posé pour une photo et fait cette remarque : « Vite, vite, profitez du moment où deux mouches sont posées sur mon visage. Ceci est très important. » Dali prévint son interlocuteur :

« Vous pouvez dire de moi que je suis un peintre de m... Du moment qu'on ne change pas le sens de mes propos, tout le reste m'est égal. »

Puis petit à petit, au fil des jours, cet interview s'est transformé en récits, en propos ininterrompus de Dali :

« Je ne comprends pas le castillan. Tout ce que j'écris l'est en français. On me le traduit après en espagnol. »

« Ce que vous devez faire sera inventer ma vie. »

« Vous suivrez la méthode que j'ai suivie quand on me commanda à Paris un article sur Picasso. Demain prenez un livre quelconque, sur n'importe quel sage, par exemple, et un livre de chimie. Recopiez un paragraphe de l'un puis de l'autre et remplacez le nom du personnage par le mien. Je vous averti qu'on peut écrire de cette manière un article génial. »

« J'écris en ce moment « Le Journal d'un Génie ». Bien sûr, le génie, c'est moi. »

« Je ne peins qu'ici à Lligat. A New York, je dors. Entre les appels téléphoniques je dors. Pendant ce sommeil interrompu, je rêve. J'ai des lunettes de mon invention, pour rêver, en couleurs. Ce sont des lunettes doubles. Entre les deux verres se trouvent des puces. Sur ces puces on fait couler un liquide phosphorescent. Ainsi la nuit je vois un film en couleurs. J'ai fait breveter ces lunettes. »

« Je n'aime pas les questions innocentes et candides. J'apprécie qu'on en invente de lourdes et de compromettantes. »

« Ce que je lis ? Des ouvrages scientifiques, de biologie et de physique nucléaire, mais aucun ouvrage littéraire. Et je lis des livres de science précisément parce que je ne les comprends pas. Mes erreurs, mes interprétations personnelles sont des plus fructueuses. »

« Dans toutes les revues de psychiatrie on a publié des articles sur moi pour savoir si oui ou non je suis fou. Mais il ne semble pas que je sois fou. Les dernières nouvelles sont bonnes. »

« Toutes mes créations, toutes mes idées, qui semblaient absurdes, semblent maintenant appartenir à la réalité. »

« J'ai commencé par dire que j'étais un génie sans le croire. De la sorte je le suis devenu. Et maintenant je suis convaincu d'être un génie. »

« Génie en marge de la peinture, car je considère être un mauvais peintre. Mes idées et ma personnalité sont supérieures à ma peinture. Quand mes idées vont à la peinture, alors mes toiles sont géniales. »

« Une des choses qui me plaisent le plus est de pouvoir influencer mon époque, dominer une situation. C'est pour cela que j'aime tant l'argent, parce que, avec l'argent, je pourrai dominer toujours mieux les gens. Ce qu'il y a de plus important en moi c'est l'exhibitionniste. »

« Quand je suis à New York, je consacre une partie de mon temps à piétiner des guitares et des stylographes. Je hais les guitares. La guitare est un lieu commun « typique » de l'espagnolisme. C'est, en outre, un instrument idéal à piétiner. »

« Au temps de mon séjour à Madrid, ma vie était strictement réduite à mes études. Je ne me promenais pas dans les rues, je n'allais pas au cinéma. Je sortais seulement pour aller de la Cité Universitaire à l'Académie et de l'Académie à la Cité. »

« Je m'habillais d'une façon fantastique. Je m'achetais un énorme chapeau de feutre noir, une pipe que je ne fumais jamais mais que j'avais toujours entre les dents. Je portais un pantalon très large, coupé en short que je mettais avec des bas, et parfois des bandes molletières. Quand il pleuvait j'avais un imperméable qui traînait au sol. Mes cheveux surgissaient sous le chapeau. »

« Mes vieux professeurs étaient couverts

d'honneur et de médailles, mais ensuite je me rendis compte qu'ils ne pouvaient rien m'apprendre. »

« J'avais découvert par intuition le surréalisme. Ces vieux professeurs, eux, venaient de découvrir l'impressionnisme français. »

« Les étudiants des Beaux-Arts voyaient en moi un réactionnaire. Ils s'appelaient novateurs parce qu'ils avaient éliminé le noir de leur palette, le remplaçant par le rouge. Mais cette découverte de l'impressionnisme, je l'avais faite, moi, à douze ans, sans pour cela bannir le noir. »

« Les professeurs ne connaissaient pas Braque. Celui d'anatomie avait entendu parler d'une monographie de ce peintre que j'avais. Il me l'emprunta et la montra aux autres. Ils ne purent pas se scandaliser. Pour eux j'étais un garçon sérieux, studieux, intelligent, trop cérébral, et en conséquence sans personnalité ; en un mot, froid. Mais ils ne pouvaient rien me reprocher. Je ne manquais jamais un cours. J'étais ponctuel, je travaillais dur, et plus vite et plus sûrement que les autres. »

« J'aurais à l'époque aimé, vivre en prison. Je n'y aurais rien perdu de ma liberté. »

« C'est à ce moment-là que je divulguai mes idées au groupe formé par Federico Garcia Lorca, Luis Bunuel et d'autres. Avant, quand ils ne me connaissaient que de vue, ils m'appelaient « le fantasma », « le Polonais », « l'artiste », « le musicien ». »

« Oh ! non, ils ne m'influencèrent pas. C'est le contraire qui se produisit. Après ils burent littéralement mes idées. Ma pensée commença à se faire sentir... « C'est très dalien », « Que pense Dali ? », « Dali l'a dit », telles étaient leurs références. Je m'aperçus ensuite que mes nouveaux amis ne pouvaient rien me donner en échange. »

« Lorca est la seule exception. Lorca provoqua en moi une admiration profonde dès notre première rencontre. »

« Pour moi, à cette époque, une femme élégante était une femme méprisante et rasée sous les bras. »

« Ma potentialité de dandy était évidente. Mon aspect crasseux, mon aspect anachronique, donnait dans son caprice et sa contradiction une impression de délicatesse. »

« Il faut dire un mot du film que j'ai fait avec Bunuel : « Un Chien andalou ». La séquence des ânes pourris et des pianos fut particulièrement réussie. C'est moi qui ai déterminé le degré de putréfaction des ânes en leur jetant dessus des pots de colle. De même c'est moi qui ai vidé leurs orbites. Aussi je les ai découpées avec des ciseaux. »

« A Paris, Manuël Angeles Ortiz, peintre cubiste de Grenade, me présenta à Picasso. Il avait pris rue La Boétie. Je me souviens qu'il avait pris grand soin d'une de mes toiles que je lui donnai. « La Petite Fille de Figueras ». Il me fit entrer dans son atelier et me montra aussi son travail. J'ai une grande admiration pour Picasso. Je lui envoie toujours une carte à Noël et pour sa fête. Jamais il ne me répond. »

« Mes jours à Paris ne furent pas toujours drôles. Je passais mes soirées à parcourir comme un fou les boulevards, à entrer dans les cafés, à monter dans les tramways où j'avais vu monter une femme qui me semblait jolie. Parfois, pour m'entraîner, dans les moments de plus grand découragement, j'entreprenais même la poursuite d'une femme laide. »

« Un soir, Goemans, mon futur marchand, m'emmena au « Bal Tabarin ». Là il me présenta à Paul Eluard. Il me fit l'impression d'un être légendaire. Quand nous nous quitâmes, il promit de venir me voir à Cadaqués. »

« En 1929, des télégrammes de Paris m'annoncèrent l'arrivée de Luis Bunuel, de René Magritte et de sa femme, d'Eluard et de Gala, que je connus ainsi. »

« Elle me sembla avoir un visage très intelligent et remarqua son mécontentement d'être venue. »

« Elle m'avait pris pour une créature insupportable et agressive à cause de mes cheveux oints de cosmétique, et de mon élégance. Ma période madrilène avait laissé sur moi sa marque : l'amour de l'ornement. »

« Pueblo ». »

"ARTS" Paris 8. X. 58